
QUESTIONS À L'AUTEUR

1. Vous maniez très habilement les atouts du reportage et de la littérature de voyage. On a l'impression que ce qui relie le tout est votre humour et votre regard. Comment avez-vous trouvé le ton de ce récit qui nous invite à découvrir avec un sourire ce que nous ignorons ?

Par défaut. Je ne suis ni un érudit, ni un orfèvre sophistiqué, ni un reporter courageux. Qu'est-ce qui reste ? L'émerveillement et la confusion, le sens de l'humour et la nostalgie. En relisant les premiers mails que j'ai écrits à mes amis depuis Bahreïn, j'ai eu l'intuition que cette légèreté sans prétention pouvait être un piège littéraire très habile pour attraper le lecteur. Mais elle ne pouvait être que ça, un appât, un ton, un paysage de fond, une invitation. Le défi était d'intercaler, dans ce récit à la première personne en apparence pittoresque et aimable, les histoires de la répression politique du pays. Afin qu'un lecteur qui n'a aucune relation avec Bahreïn ressente de l'empathie pour des tribulations des Bahreïniens, il fallait d'abord faire un portrait de leur intimité quotidienne, leur donner un visage, une voix, raconter leurs peurs, leurs frustrations et leurs joies, transcender les étiquettes politiques et religieuses comme « opposant », « fidèle au régime », « sunnite », « chiite », « athée ». Et je ne pouvais faire cela qu'à travers un regard tendre, jamais condescendant, envers mes amis bahreïniens.

2. Les journalistes ne sont pas les bienvenus à Bahreïn, un pays qui occupait, lors de l'écriture de votre livre, la 167^e place (sur 180) au classement de la liberté de la presse de Reporters sans frontières. Quels ont été les défis pendant votre séjour et les conséquences après votre départ du pays ?

Pendant le temps que j'ai vécu Bahreïn je ne me suis jamais identifié comme journaliste, cela aurait signifié l'expulsion immédiate. C'était très frustrant de ne pas pouvoir interviewer certaines personnes. Mais ces limites, d'une certaine manière, m'ont donné les clefs du récit, elles m'ont obligé à oublier les hommes politiques et les dissidents officiels, elles m'ont forcé à fuir le journalisme traditionnel. À la place, j'ai posé mon regard sur les citoyens « normaux » et j'ai pu écrire avec un ton plus intime et personnel. Je dirais que, puisque le livre a d'abord été publié en espagnol, il n'a eu aucun impact à Bahreïn : le gouvernement ne s'inquiète que de ce qui est dit depuis l'ancienne métropole, le Royaume-Uni. En tout cas, je ne peux pas retourner à Bahreïn.